

À la découverte de Bitkine

Je pars avec Soeur Isabelle saluer le Pasteur. Dès l'entrée de la concession, un enfant, terrorisé, se met à hurler et court se cacher dans les jupes de sa mère. Son frère jumeau nous regarde avec intérêt. Au Tchad, le mal est associé au blanc et le bon au noir. Pour bon nombre d'enfants, je suis donc assimilée au diable et ils me regardent avec crainte quand ils ne se mettent pas tout simplement à hurler lorsque je m'approche d'eux. Nous restons manger avec Monsieur sur la natte. À un moment, je sens quelque chose me frôler le pied. L'un des jumeaux, après avoir longuement hésité, me touche la plante des pieds. Puis, il regarde son doigt tout étonné, s'étant attendu sans doute à ce que son doigt ait pris la couleur blanche. Cela me fait beaucoup rire. La couleur de ma peau est un tel mystère pour ces enfants ! Au moment de partir, nous allons dire au revoir à Madame. Je suis surprise du tableau qui s'offre à mes yeux. Elle est allongée sur la natte, et autour d'elle, je vois une multitude de bosses dans l'obscurité. Ce sont ses dix enfants !



La nuit est particulièrement étrange à Bitkine.

La nuit tombe toujours très rapidement. Le soleil est encore haut dans le ciel et l'instant d'après, il a déjà disparu derrière l'horizon. Je suis à chaque fois surprise de ce phénomène étrange auquel j'assiste chaque jour. Au début, je devais me méfier de ne pas me retrouver piégée loin de chez moi à cette heure-ci, de peur de ne plus retrouver mon chemin. En effet, lampadaires et éclairage public sont inconnus à Bitkine et c'est à la seule lueur de la Lune, lorsque celle-ci daigne se montrer, que nous nous déplaçons le soir dans les rues.

Lorsque je marche dans les rues à cette heure crépusculaire, je croise une multitude de petits brasiers rougeoyants, s'agitant de manière fantomatique au gré du vent. Ce sont les tas de déchets auxquels les habitants ont mis le feu. Puis de loin en loin, apparaissent de petites cabanes en bois, faiblement éclairées par des lampes à pétrole et devant lesquelles s'agitent mystérieusement des silhouettes en boubous. À distance, j'ai l'impression de voir sous mes yeux des crèches vivantes où des bergers seraient venus honorer l'enfant Jésus. Ce sont en fait de petites boutiques qui proposent sucre, thé ou bonbons.

Le ciel est également singulier. Étant assez proches de l'équateur, j'ai le privilège de pouvoir observer l'Etoile polaire et la Croix du sud. Mais surtout, la lune, pour je ne sais quelle raison s'est trompée de sens pour se poser dans le ciel et a basculé d'un quart de tour par rapport à sa position en France. Du coup, mes repères habituels pour déterminer si j'observe le premier ou le dernier quartier de lune volent en éclats. Au Tchad, la lune s'est découvert un instinct maternel et se fait berceau pour accueillir son enfant.

Très rapidement aussi, je suis frappée par les bruits que j'entends la nuit. Pas de métro, pas de klaxon, pas de voisins remontant bruyamment les escaliers aux petites heures du matin. Bitkine, me disais-je, c'est le calme assuré, la promesse de nuits tranquilles. Je me trompais. La nuit à Bitkine est traversée de bout en bout par une multitude de bruits en tout genre.

La Nuit

Au Tchad, la nuit
Est emplie de bruits.
Des mélodies indiennes¹

¹ Les films qui passent dans les vidéo-clubs sont très souvent des films indiens, rappelant que c'est de Bombay que

Quelquefois surviennent,
Musique insolite
En terre d'Afrique.
Lorsque la lune est pleine,
La nuit résonne longtemps,
Dans les claires ruelles,
Des cris d'enfants jouant.
Puis les hommes se taisent,
Rejoignent leur dortoir.
Les bêtes alors se lèvent,
C'est leur territoire.
Les chiens errants,
Mêlent leurs voix,
En concerts incessants
Et sans fin aboient.
L'alarme, ils lancent,
Lorsque les hyènes rasent,
À la recherche d'une pitance,
Les sombres cases.
Les ânes pleurent,
À chaudes larmes,
Tous leurs malheurs.
C'est leur seule arme.
Un cri rauque est lancé,
Boeuf ou bien chameau,
Déchirant l'obscurité,
Brisant de tous le repos.
Les bêtes enfin s'apaisent,
Les hommes se lèvent.
Les jeunes enfants,
Sans fin psalmodient
Les versets du Saint Coran,
Près du feu, endormis.
Les femmes déjà levées
Et les toutes jeunes filles
Animent le mortier,
Pour écraser le mil.
Le jour s'en vient,
La nuit s'en va.



De temps à autre, j'aime me lever de très bon matin, à l'heure où les premières lueurs du soleil ont repoussé dans leur abri les hyènes nocturnes. Je monte rapidement au sommet de Hadjer Marfaïn, la montagne des hyènes, pour contempler le splendide panorama qui s'offre à mes yeux : Bitkine émerge timidement des brumes matinales tandis que le Mont Guéra, baigné de lumière dorée, surplombe de toute son imposante majesté la vallée emmitouflée dans sa cotonneuse écharpe d'hermine blanche. À quelques dizaines de mètres de moi, des singes jouent à se poursuivre, bondissant avec agilité d'un rocher à un arbuste malingre, tout en surveillant du coin de l'œil ma lente ascension. D'autres jours, mes pas me conduisent vers la brousse. Les quelques personnes que je rencontre, un fagot de bois en équilibre sur la tête ou assis sur une charrette tirée par des boeufs, me questionnent toutes :

« Où vas-tu ?

– Nulle part. Je marche. »

Interloquées, elles poursuivent leur chemin, jetant une ou deux fois furtivement en arrière des coups d'yeux interrogateurs ou incrédules. Décidément, les Nassaras ont de drôles de comportements. Marcher pour n'aller nulle part, ça sert à quoi ?

De l'éducation...

Quelques jours après mon arrivée, je découvre enfin mes livres de mathématiques de 6^{ème}, 5^{ème} et 4^{ème}. Je commence à m'approprier le programme mais j'ai encore du mal à me glisser dans la peau d'un professeur. C'est étrange d'enseigner une matière qui m'avait paru si ardue pour ma petite tête d'élève de sixième. Je ne sais pas quel sera mon profil de professeur : sévère ? laxiste ? exigeant ? souple ? enthousiaste ? Serais-je une bonne pédagogue ? Est-ce que je vais pouvoir me faire obéir des élèves ? Quel type de sanctions leur appliquer ? Les prochains jours me livreront sans doute la réponse.

Le 3 octobre 2005, à 7h30, c'est la rentrée scolaire.

J'ai hâte tout de même de voir de quoi il retourne. Ce qui me frappe en premier, c'est la joie des élèves à retrouver leurs professeurs. À peine la voiture des soeurs a-t-elle franchi le portail de l'école que les élèves se ruent sur nous pour venir nous saluer. Et c'est bientôt une foule d'élèves compacte et tourbillonnante qui nous assiège, qui nous fait fête. L'une des élèves s'empare de notre cartable, une autre de notre bouteille d'eau, toutes nous escortent jusqu'à notre bureau. Je suis un peu décontenancée par tant d'enthousiasme. Je ne me rappelle pas avoir fait preuve de tant de sollicitude envers mes professeurs quand j'avais l'âge d'être collégienne. Nos filles sont heureuses d'aller au collège car c'est un lieu d'ouverture exceptionnelle pour elles qui n'ont pas l'occasion de lire, de rencontrer des personnes différentes ou de regarder la télévision. Le Collège mérite bien son nom de « Maison de la joie ».

Je constate très rapidement que toutes les élèves ne sont pas présentes le jour de la rentrée. En classe de sixième, seule la moitié des élèves est effectivement là et l'effectif réel ne sera atteint que dans plusieurs semaines. Pourquoi ? Certaines élèves n'ont pas fini la récolte des arachides et ne viendront qu'après. Une élève ne viendra à l'école qu'après le Ramadan. Alors pour l'instant nous démarrons les cours avec les élèves présentes, ne sachant pas combien nous en aurons à la fin du trimestre. Finalement, la classe de sixième regroupera 40 élèves, la classe de cinquième 33 élèves et la classe de quatrième 21 élèves. La déperdition d'élèves est liée aux mariages précoces, aux redoublements et à toutes sortes de problèmes (pas de tuteur, grossesse imprévue...). Pour moi, capter l'attention de 40 élèves relève parfois de la gageure, surtout quand le toit en tôle décide lui aussi de rajouter au bruit ambiant des craquements intempestifs à cause de la chaleur.

Certains professeurs ne viennent pas non plus le jour de la rentrée, soit parce qu'ils n'ont pas trouvé d'occasion du marché² pour rejoindre Bitkine, soit parce qu'ils ne savent pas qu'ils ont cours et ne se sont pas présentés.

L'emploi du temps de la première semaine est quelque peu aménagé à la réalité du terrain. Chaque matin, les élèves débroussaillent l'école, armées de leur Kalanka, une sorte de binette plate, et arrachent toute la végétation qui a profité de la saison des pluies et des vacances pour envahir la cour de l'école.

Je suis très surprise par le niveau des élèves. On m'avait prévenue qu'il était très faible mais je ne m'imaginais pas à quel point. Pourtant, celles qui sont devant moi ont passé avec succès un test de français et de mathématiques à l'entrée du collège et ont été choisies en fonction d'un niveau correct par rapport à l'ensemble des filles qui voulaient s'inscrire. Elles savent donc normalement déchiffrer un texte simple de

² En l'absence de transport public, les commerçants disposant de pick-up louent aux voyageurs des places au sommet de leur chargement. Les voyageurs dépendent donc entièrement des horaires de voyage des commerçants et il est très difficile de savoir exactement combien de temps prendra le voyage.

niveau CE₂, effectuer les quatre opérations, et faire une dictée de dix lignes sans trop de fautes. Mais le résultat est très loin de mes a priori. Après une semaine de cours, je prends la résolution de faire comme si les élèves de 6^{ème} ne connaissaient rien. Je reprends donc tout : la définition d'une droite, d'un triangle et parfois même des opérations simples. L'une de mes élèves a toutes les peines du monde à comprendre que $99 + 1 = 100$ et non pas 991. Les mathématiques ne sont pas leur seule difficulté. Elles peinent à comprendre mon français en raison de mon accent, de mon rythme de parole et du niveau de langue. Mais de plus, comme depuis quatre mois, certaines n'ont pas utilisé un seul mot de français, les structures grammaticales et le vocabulaire français ne sont plus que de lointains souvenirs.



L'âge d'entrée au collège est également très variable : entre 12 et 18 ans en 6^{ème}. Ce critère entre parfois également en ligne de compte pour le choix des candidatures. Si l'élève est assez âgée, qu'elle a déjà tenté une ou deux fois le test d'entrée, elle a un peu plus de chances d'entrer au collège. Mais pour la directrice, c'est vraiment un cas de conscience à chaque fois, car elle sait qu'en refusant telle fille, elle la condamne parfois au mariage précoce et ainsi éloigne pour elle pour toujours la possibilité de s'instruire. Alors nos élèves ont de la chance d'être là et le savent. Elles sont motivées pour apprendre, même si elles doivent travailler d'arrache-pied pour réussir à remonter leur niveau.

Nos filles travaillent dans de bonnes conditions : livres scolaires dans toutes les matières, instruments de géométrie (équerre, compas, rapporteur, gomme, crayon, règle) pour chacune, tout cela grâce à une grosse subvention octroyée par l'Ambassade de France. Comme fournitures scolaires, nous demandons juste un stylo-bille rouge, un stylo-bille bleu et douze petits cahiers. Dérisoire comparativement aux listes à rallonge de nos écoliers français mais ô combien coûteux pour certaines. Chaque élève paye entre huit mille et dix mille francs CFA par an suivant la classe. À N'Djaména, la scolarité annuelle dans un collège privé peut atteindre soixante-dix mille, cent mille francs CFA, voire même au-delà. Autant dire que ce coût de scolarité modeste veut essayer de favoriser la scolarisation des filles de brousse qui ont le plus de difficultés à accéder à l'école.

Mais ce faible coût de scolarité entraîne une conséquence inévitable. Les inscriptions ne couvrent que 10 % des frais réels du collège et ne permettent en aucun cas de faire un investissement. La chasse aux subventions est donc une part importante du travail de la Directrice et du Préfet Apostolique. Les livres, le groupe électrogène ont été achetés grâce à une subvention de l'Ambassade de France. Les bâtiments n'auraient jamais pu être construits sans l'aide de nombreux financeurs d'Eglise. Le défi à venir est donc de permettre au collège de s'autofinancer ou d'avoir un moyen d'avoir un apport financier régulier (parrainage d'élèves par exemple).

En ce moment, nous tentons de récupérer les câbles du groupe électrogène qui n'ont pas été livrés en même temps que le groupe électrogène. Avec celui-ci, nous espérons pouvoir faire fonctionner une petite photocopieuse. À l'heure actuelle, nous recopions 21, 33 ou 40 fois la même feuille. Je m'arrange pour ne pas avoir de photocopies à faire, mais c'est surtout l'enseignante d'arabe littéraire qui serait bien contente d'avoir une photocopieuse à cause de ses signes cabalistiques.



Cette rentrée 2005 voit l'ouverture de la classe de quatrième du Collège Joséphine Bakhita. Mais cette fondation ne doit rien au hasard. À Bitkine, dans les années 1994-1995, s'est ouverte sous l'impulsion du diocèse, une école primaire de filles. Cette création a permis à des filles, aussi bien musulmanes que chrétiennes, de suivre une scolarité. L'association des parents d'élèves a réclamé avec insistance l'ouverture d'un collège qui permette à leurs filles de poursuivre leurs études dans de bonnes conditions. C'est ainsi qu'est né le Collège Joséphine Bakhita.

Il accueille uniquement des jeunes filles mais je trouve que cela est bien adapté au contexte. Lorsque celles-ci fréquentent des classes mixtes, elles ont du mal à prendre leur place, rabaisées et ridiculisées à tout propos par les garçons, qui reproduisent à l'école la façon dont sont traitées les filles à la maison. En fréquentant un collège non mixte, elles peuvent s'épanouir, jouer, chanter, faire du sport (en pantalon !), apprendre sans être bridées par les nombreuses règles qui transforment les femmes en ombres dans cette société. Plusieurs fois, j'ai eu l'occasion de me rendre au domicile de l'une ou l'autre de mes élèves. J'ai été frappée de leur comportement. Gardant les yeux baissés, drapées des pieds à la tête dans leur grand voile coloré, elles répondaient en monosyllabes à voix basse aux questions que je leur posais, travaillant sans

relâche même en ma présence. Comment croire que ce sont les mêmes élèves que je retrouve le lendemain au collège, sautant à la corde, riant aux éclats ou apostrophant vivement l'une de leurs camarades ?

Seulement 30 % des filles sont scolarisées au Tchad et 79.5 % des femmes sont analphabètes. Les filles accèdent moins souvent à l'école que les garçons (35 % en CP1, 17 % en CM2). Au lycée de Bitkine, 58 filles fréquentent les classes de 6^{ème} qui compte 198 élèves. Elles ne sont plus que 24 pour 150 en classe de 3^{ème} et 9 sur 77 élèves en classe de Terminale.

Beaucoup de raisons empêchent les filles de fréquenter l'école. Certains parents craignent que leur fille soit soumise au chantage sexuel exercé par certains enseignants peu scrupuleux. D'autres ont peur que leur fille, si elle s'instruit, n'obéisse plus à leur mari, honte qui rejaillirait immanquablement sur eux dans une société où le fait qu'une femme obéisse à son mari est considéré comme le signe d'une bonne éducation. La pratique des mariages précoces, à onze ans, douze ans, est aussi une réalité. Ce qui fait dire à S^{ur} Jeanne d'Arc, directrice de l'école primaire des filles, lorsqu'elle s'adresse aux parents : « Pourquoi avez-vous inscrit votre fille à l'école ? C'est juste pour qu'elle trouve un bon mari ou c'est pour qu'elle s'instruise ? » Beaucoup de ses élèves se marient en CM₁ car alors elles atteignent l'âge de la puberté³ et les parents les retirent de l'école pour les marier. D'autres causes freinent le développement de la scolarité des filles. Les familles sont très nombreuses et souvent ce sont les filles qui doivent accomplir le travail domestique pour aider leur mère. Aller au marché, chercher de l'eau, couper les fagots dans la brousse, préparer à manger, s'occuper des frères et s^{urs} plus jeunes, faire la lessive à la main, toute cette multitude de tâches quotidiennes ne leur laisse guère de temps libre pour fréquenter l'école. Des parents craignent aussi que leurs filles, fréquentant des garçons sur les bancs de l'école, ne se retrouvent enceintes avant le mariage, ce qui conduirait à des conséquences fâcheuses : mariages forcés, avortements clandestins, mauvaise réputation, honte sur la famille, sans oublier la chute du montant de la dot. Enfin, certains parents, trop pauvres pour financer la scolarité de tous leurs enfants, sacrifient leurs filles et envoient leurs fils à l'école.

Nombreuses sont nos élèves qui n'auraient jamais pu étudier si le collège et l'école primaire n'étaient pas réservés aux filles. Déjà, quelques-unes arrivent avec un grand vêtement qui ne laisse qu'une fente pour les yeux, pour échapper au regard des hommes sur le trajet maison-collège.

Mais une fois franchi le portail du collège, toutes ne portent que la jupe marron, le chemisier jaune et le mouchoir de tête orange. Musulmanes ou chrétiennes, nordistes ou sudistes, citadines ou villageoises, elles sont des élèves que l'ensemble du personnel éducatif a le souci d'aider à préparer leur avenir.



Notre collègue a pour nom Joséphine Bakhita. Voici son histoire :

Bakhita est née vers 1869. Elle était de l'ethnie Dadjo, une ethnie à cheval sur la frontière soudano-tchadienne. Elle avait trois s^{urs} et deux frères. Son père était le frère du chef du village. Sa grande soeur Kishmet fut capturée par les négriers vers 1874. Sa famille ne la revit plus.

Deux ans après la capture de sa grande soeur, Bakhita, âgée de cinq ou six ans, fut à son tour capturée par deux négriers. Avec le choc de l'enlèvement, elle ne se souvint plus ni de son propre nom, ni du nom de son village. Les négriers la baptisèrent Bakhita, ce qui veut dire "qui a de la chance."

Les négriers vendirent Bakhita à un marchand qui la garda pendant un mois dans une chambre sombre. C'est là qu'elle rencontra Binah, une autre esclave, à peine plus âgée qu'elle. Elles réussirent à s'évader, mais comme elles ne connaissaient pas le chemin de leur village, elles furent de nouveau capturées par un autre homme. Celui-ci les garda dans une bergerie avant de les vendre à un autre marchand qui les emmena au grand marché d'esclaves d'El Obeid, après une marche de plus de 300 kilomètres.

Là, Bakhita fut achetée par un chef arabe qui la mit au service de ses deux fillettes. Elle les servit de son mieux mais un jour elle cassa accidentellement un vase. Elle fut sérieusement battue puis vendue à un général turc. Pendant trois ans, elle dut subir un traitement des plus durs. Sa maîtresse lui fit subir le rite cruel du tatouage sur tout le corps. Pour obtenir de plus grosses cicatrices, on mit du sel dans ses plaies.

À la question de savoir si elle déteste ses bourreaux, Bakhita disait: "Je n'ai jamais détesté personne. Qui sait, peut-être qu'ils ne se rendaient pas compte du mal qu'ils faisaient !"

En 1883, le général turc la ramena à Khartoum. C'est là que Callisto Legnani, le consul italien, la vit et décida de l'acheter. Bakhita dit: "Je n'étais pas encore libre mais les choses commençaient à changer: fini les fouets, les punitions, les insultes, bref, les dix ans de traitements inhumains."

En 1885, quand il fallut que le consul rentre définitivement en Italie, Bakhita le supplia de toutes ses

³ Beaucoup de filles ne commencent pas l'école avant huit ou neuf ans. Il n'est donc pas rare qu'elles aient déjà onze ou douze ans en CM₁, compte-tenu que les redoublements, voire même les triplements de classe sont très fréquents.

forces de l'accompagner. Arrivée en Italie, elle fut donnée en cadeau à Madame Maria Turina Michieli qui la reçut avec beaucoup de joie.

Madame Turina décida d'aller vivre en Afrique. Pendant qu'elle était partie pour préparer la place, elle confia sa petite fille Mimmina et Bakhita aux soeurs canossiennes à Venise. Une fois revenue, Madame Maria Turina alla récupérer Bakhita et Mimmina en vue de partir pour l'Afrique. Mais comme Bakhita désirait rester avec les soeurs canossiennes, elle refusa d'obéir à sa maîtresse. Celle-ci voulait à tout prix l'amener avec elle en Afrique. Elle passa par des personnes interposées pour l'arracher de l'institut. L'affaire prit même la forme d'un procès. Néanmoins, le 29 novembre 1889, le procureur déclara que Bakhita était libre de choisir là où elle voulait rester puisque l'esclavage n'existait pas en Italie.

Bakhita fut baptisée par le cardinal de Venise le 9 janvier 1890. Après trois ans, elle demanda à devenir religieuse, à l'âge de 24 ans. La soeur supérieure, Anna Previtali, lui dit: "Ni la couleur de la peau, ni la position sociale ne sont des obstacles pour devenir soeur."

Son expérience personnelle fit de Bakhita une soeur modèle. Sa simplicité, son humilité, sa grande charité, et sa compassion pour les nécessiteux fit d'elle la mère des Filles Canossiennes de la Charité. Bakhita mourut le 8 février 1947. Elle fut béatifiée par le pape Jean Paul II le 17 mai 1992, puis proclamée sainte le 1^{er} octobre 2000.

Toutes nos élèves, chrétiennes comme musulmanes, connaissent et aiment l'histoire de Bakhita. Elle est pour elles un modèle de courage, de douceur, de simplicité face aux difficultés de la vie. Elles aiment par-dessus tout chanter le chant qui lui est dédié :

« O Bakhita, ton témoignage est une lampe pour la vie. Nous aimerions suivre tes pas. »



Le collège Joséphine Bakhita a deux objectifs : la formation humaine et la formation spirituelle.

La formation humaine veut aider la jeune fille à développer son caractère. Dans un pays où la corruption, même au sein de l'éducation, favorise la politique du moindre effort, l'équipe enseignante veut encourager chaque fille à fournir un effort soutenu dans son travail. Chaque semaine, elles sont évaluées au moyen de trois devoirs surveillés et à la fin de l'année, elles reçoivent des prix de travail.

Au Tchad, le pouvoir de décision revient souvent à l'homme. Au collège, les filles apprennent à prendre des décisions, des responsabilités. Elles sont ainsi regroupées en équipes encadrées par une chef d'équipe et une seconde qui participent directement à la prise de décisions dans la vie du collège.

Le comportement est aussi récompensé. À chaque demi-trimestre, un ruban est remis à celles dont le comportement a été irréprochable. Pas de retards, pas de bagarres, pas d'insultes, pas d'absences non justifiées, telles sont les conditions pour recevoir le précieux sésame. Pour certaines, cela est bien difficile et quand elles se rendent compte qu'elles n'ont pas reçu leur « comportement », elles éclatent parfois en sanglots, signe de l'importance qu'elles attachent à ce bout de ruban.

La formation spirituelle veut permettre à la jeune fille d'apprendre à connaître les autres religions. Le cours de culture religieuse est obligatoire, au contraire de la catéchèse qui est réservée aux seules chrétiennes. Dans la région, 95 % des habitants sont musulmans. Quelle n'est pas leur surprise pour ces jeunes musulmanes en regardant la carte des religions, de découvrir que le monde entier n'est pas musulman !

Les cours ont lieu de 7h30 à 12h30 chaque matin et trois fois par semaine de 15 heures à 17 heures. L'après-midi est plutôt réservée aux devoirs surveillés et aux heures d'études (les filles restent au collège pour étudier car une fois chez elles, elles sont tellement occupées, entre la cuisine, le marché et toutes les activités ménagères, qu'il leur est impossible pour la plupart de réviser leurs cours).

Au collège, les jeunes filles suivent un enseignement général, (mathématiques, français, anglais, arabe littéraire, sciences physiques, biologie-géologie, histoire-géographie...) qui permettront à toutes d'acquérir une culture générale, et aux plus douées de continuer leur scolarité en lycée. Mais en plus, elles apprennent le chant, les travaux manuels, le sport, des jeux, toutes activités qui leur permettent de s'épanouir, de s'exprimer, de développer leur créativité. Elles ont l'occasion de mettre en scène des contes, des sketches pour la fête du collège. Je suis émerveillée de découvrir en certaines une superbe voix ou des talents d'actrices, qui sont mis en valeur au collège et leur permettent de prendre confiance en elles. Enfin, elles reçoivent un enseignement pratique car il ne faut pas oublier qu'à plus ou moins longue échéance, elles sont destinées à être mère de famille : cours de dactylographie, couture, sciences sociales et familiales (hygiène, soin des enfants, maladies les plus courantes), secourisme. Avec ces cours, nous espérons donner à ces élèves les moyens d'améliorer les conditions de vie de leur famille (par une meilleure hygiène par exemple), d'être actives dans les groupements

villageois et pourquoi pas de créer par elles-mêmes des activités génératrices de revenus (ex : atelier de couture).



Depuis quelques jours, sans aucune explication, l'une de nos élèves, Adama, était absente du collège et nous ne savions pas ce qui lui était arrivé. Elle a été mariée l'année dernière à un homme de l'ethnie Gorane. Cette jeune fille cultivée, puisqu'elle est allée au collège, est mariée à un homme totalement illettré. Son mari lui avait interdit d'aller à l'école ; puis, suite à une démarche de sa tante, il avait finalement accepté son retour au collège. Un mois après la rentrée scolaire, son mari se rétracte. Elle s'enfuit de la maison de son mari et se rend à la gare routière dans le but de trouver refuge à N'Djaména chez un de ses oncles. Mais son père, alerté par un de ses amis, la rejoint et lui demande de lui expliquer ce qui se passe. La réponse du père est sans appel : « N'est-ce pas moi qui t'ai inscrite à cette école ? Puisque c'est pour cela que tu veux t'enfuir de la maison de ton mari, je t'interdis d'aller à l'école. » Voilà donc Adama enfermée chez elle avec cette menace de son mari : « Si tu vas à cette école, je prends mon fusil, et je te tue, toi et les sœurs. » Tout cela, c'est elle-même qui nous l'a confié dans la note qu'elle a réussi à nous faire parvenir à l'insu de son mari.



Le 5 octobre est la journée internationale de l'enseignant. Je n'ai jamais entendu parler de cette journée en France. Mais ici, c'est un événement pittoresque. Participation obligatoire. Les enseignants, dont Soeur Isabelle, Sœur Rosario et moi, défilons au pas dans les rues de Bitkine. Des sifflets ponctuent notre marche. Les femmes en tête, les hommes derrière, revêtus de nos plus beaux atours, nous scandons un petit refrain : « Les enseignants du Nord, les enseignants du Sud, les enseignants de l'Ouest, les enseignants de l'Est, tous unis pour développer le Tchad. » Tout cela est très pompeux ! Bien entendu, tous les enfants se font un plaisir d'accompagner le cortège.

Au bout d'un moment, nous arrivons devant la tribune officielle, plus ou moins délabrée, sur laquelle trônent le sous-préfet, le maire de Bitkine, le commandant des forces armées, un grand parterre de personnalités. Nous nous disposons tous en cercle bien correctement devant la tribune officielle et nous écoutons pendant une heure les discours de chaque personnalité dans un français parfois bien approximatif... et tout cela sous un soleil de plomb.

La teneur des discours tourne essentiellement autour du thème : pour développer le Tchad, il faut des enseignants payés et bien formés. Ce serait presque une lapalissade en France mais au Tchad, c'est loin d'être une évidence.



Je découvre chaque jour un peu plus en questionnant, en lisant des articles, le système éducatif au Tchad.

La première difficulté concerne la formation des maîtres et des professeurs. Dans les écoles de brousse, il est possible d'enseigner en CP₁ sans aucune formation préalable dès lors qu'on a atteint le niveau CM₂. D'autre part, la réussite au concours de l'École Normale ne garantit pas forcément un niveau suffisant. En effet, à cause de la corruption, certains obtiennent le concours sans même avoir mis les pieds dans l'école. Les professeurs ne maîtrisent pas toujours bien le français, langue dans laquelle ils sont censés enseigner. Même certains de nos professeurs, pourtant pour la plupart licenciés, font des fautes énormes au tableau. Vu le faible nombre d'universitaires, certains professeurs sont nommés à des postes qu'ils n'ont pas les moyens d'assumer. Un enseignant de mathématiques m'a confié qu'il devait enseigner les statistiques aux classes de Terminale alors qu'ayant suivi une filière comptabilité, cela ne faisait pas partie de son programme. Il se trouve malheureux d'enseigner un chapitre qu'il ne comprend pas.

Le paiement des salaires est un autre obstacle. Cinq, six, sept mois d'arriérés de salaires ! Cela démotive les professeurs, les force à exercer parfois un autre métier à côté pour subvenir aux besoins de leur famille (« Le sac vide ne peut pas se tenir debout » ou autrement dit : comment enseigner dans de bonnes conditions si le ventre est vide ?). Enfin, cela entraîne des grèves à répétition, réduisant la durée de l'année scolaire comme peau de chagrin. Certaines années, le nombre de jours sans grève est tellement restreint que l'année est déclarée « blanche ».

Le manque d'infrastructures et de matériels didactiques est également une difficulté importante. Les

élèves ne disposent pas de livres, seul le maître a parfois le privilège d'en posséder un. Les élèves doivent donc se contenter de ce que le professeur écrit au tableau, sans possibilité de compléter leurs cours par des études de documents, des photos, des exercices complémentaires. À l'école Matama, sous un hangar qui tient lieu de salle de classe, les élèves sont assis sur des morceaux de briques ou des pierres, serrés les uns contre les autres et posent leur cahier sur leurs genoux.

L'absence de professeurs est aussi une difficulté importante. Seule la moitié des postes sont pourvus dans certains établissements. Au lycée de Bitkine, les élèves de Terminale D n'ont ni cours de mathématiques, ni cours de sciences physiques. De plus, durant toute l'année, les délégués de l'Education Nationale reçoivent des arrêtés d'affectation qui auraient dû normalement tomber pendant les vacances scolaires. On assiste alors à des va-et-vient d'enseignants, ce qui perturbe le déroulement normal des cours.

Enfin, dernière difficulté et non des moindres : les classes surchargées. La classe de CP₁ d'Abtouyour accueille deux cents enfants pour un maître. J'ai fait la connaissance de Charles, un coopérant américain, qui donne des cours d'anglais au lycée public. Il m'explique que dans sa classe, il a cent élèves dans une classe prévue pour soixante-dix. Les élèves s'installent donc sur les tables, le rebord des fenêtres, et il ne reste à Charles qu'une allée de vingt centimètres contre le tableau pour enseigner.

L'éducation n'est pas une priorité pour les hommes au pouvoir, trop occupés à s'approprier les richesses de ce pays. Mais en sacrifiant ainsi la jeunesse du pays, ils ne tiennent pas compte que c'est le développement de leur pays qui est handicapé, amputé à cause de l'ignorance dans laquelle baigne la masse silencieuse... et de plus en plus aussi les élites.

Octobre 2005

Premières difficultés

Tout est au mieux dans le meilleur des mondes ? Que non ! À peine un mois et déjà les premières difficultés pointent leur nez à l'horizon. Et la première de toutes concerne le collège.

Les premiers cours ne sont pas forcément très faciles. Le jour de la rentrée, je suis très intimidée d'être juchée sur une estrade, scrutée sous toutes les coutures par quarante-cinq paires d'yeux. Alors, après les quelques minutes obligatoires de présentation, je ne vois d'autres solutions que d'inscrire les exercices de révision au tableau et de me réfugier au fond de la classe pour reprendre mon souffle.

Très vite, je remarque aussi que je me heurte aux difficultés de mes élèves et je ne sais pas toujours comment m'y prendre pour y faire face. Ces difficultés sont de trois ordres. La première, c'est leur capacité de raisonnement. Depuis leur plus jeune âge et en raison de la pédagogie appliquée par les instituteurs, elles apprennent par coeur toutes les leçons (sans vraiment toujours les comprendre) ou comme elles le disent si concrètement « par tête ». Ceci dit, cette méthode d'apprentissage est certes utile mais n'est pas suffisante. En mathématiques, cela fait des dégâts, car il ne suffit pas d'apprendre par coeur une définition, il faut savoir aussi ce qu'elle veut dire et comment l'appliquer. Sur une copie de sixième, à la question suivante : « Qu'est-ce qu'un triangle ? Dessines-en un. », j'ai ainsi découvert cette réponse : « Le triangle est une figure à trois côtés » avec le dessin d'un beau petit carré qui comme chacun le sait, est une figure à ... quatre côtés.

Ou bien leur logique ne rejoint pas toujours ma logique. Voici un petit problème de mathématiques donné en classe de sixième. À vos méninges !... « La voiture de Zénaba roule plus vite que celle de Zara. La voiture de Fatimé roule moins vite que celle de Zara. Que peux-tu dire de la voiture de Fatimé par rapport à celle de Zénaba ? » Pour ceux qui ont suivi jusqu'au bout, la réponse est donc logiquement : « La voiture de Fatimé roule moins vite que celle de Zénaba. » Réponse d'une de mes élèves : « La voiture de Fatimé est en panne. » Comme quoi en Afrique, on a le sens pratique à tout âge. Qui pourrait dire que ce n'est pas logique ? Quant à savoir si cela répond à ce que demandait le professeur, c'est une autre histoire.

Le niveau de compréhension du français, surtout en sixième, est aussi un obstacle important. Quand je m'adresse à une élève « Ouvre ton cahier et lis le texte de l'exercice » et qu'elle me regarde avec ses grands yeux sombres écarquillés, sans comprendre un traître mot de ce que j'ai pu lui dire, je me demande bien ce qu'elle saisit de mon cours quand je lui parle de parallèle ou de perpendiculaire.

La troisième difficulté réside dans le sens abstrait. Cours de mathématiques, en classe de quatrième. Je leur pose la question :

- « Combien font deux crayons et trois crayons ?
– Cinq crayons, me répondent-elles toutes sans l'ombre d'une hésitation.
– Et si je remplace le crayon par un x , combien font $2x + 3x$?
–.... ? »

C'est beaucoup plus ardu pour arriver à $5x$. Je m'arrache littéralement les cheveux quand il faut appréhender les nombres négatifs. Sous les latitudes européennes, l'analogie avec l'ascenseur ou le thermomètre permet une bonne compréhension des chiffres positifs et négatifs. Mais dans un pays où la température ne descend jamais en dessous de dix degrés et où les maisons ne sont construites qu'en rez-de-chaussée, c'est une autre paire de manches. Tant bien que mal, je réussis à leur faire comprendre en utilisant l'exemple du puits mais imparfaitement puisque l'outre de puisage de l'eau descend bien dans le sous-sol mais

ne s'élève pas dans les airs.

Leur faire comprendre les mathématiques, c'est un vrai challenge. En soi, leur existence de femme ne sera pas fondamentalement bouleversée si elles n'arrivent pas à maîtriser la subtilité des équations mais avant tout, il s'agit de développer en elles une certaine logique et une capacité à réfléchir par elles-mêmes. Et cela est un enjeu nettement plus fondamental.



18 octobre : depuis ce matin, Soeur Jacqueline a une crise de paludisme. Premier contact avec cette maladie dont j'ai tellement entendu parler. La soeur est allongée sur le lit, terrassée par la fièvre, une perfusion dans le bras, et ne cesse d'avoir envie de vomir. Pas très réjouissant ! Le soir, je me sens moi-même un peu fiévreuse. Je prends un médicament et je vais me coucher. Le lendemain, je me lève, la fièvre a disparu. La journée se déroule normalement.

D'un seul coup, en début de soirée, la fièvre remonte en flèche, en l'espace d'une demi-heure. Toute la nuit, je suis prise de vomissements. Mais surtout, j'ai froid. Je suis dans un des pays les plus chauds au monde et je n'en finis pas de grelotter, de trembler. Je récupère toutes les couvertures possibles, enfile des vêtements sur mon pyjama. Rien n'y fait. J'ai l'impression que ce sont mes os eux-mêmes qui sont glacés et qu'un gros glaçon se forme à l'intérieur de mes entrailles. Au petit jour, direction l'hôpital. Le test de la goutte épaisse⁴ confirme le diagnostic : crise de paludisme. L'infirmier veut prendre ma température. Malgré mon épuisement général, dans un éclair de lucidité, j'attrape la pipette d'alcool pour nettoyer le thermomètre qu'il veut m'introduire dans la bouche. Mon geste le surprend. Mais moi, je ne fais pas trop confiance aux conditions d'asepsie du matériel médical, vu les conditions d'hygiène de la pièce dans laquelle je suis auscultée.

Retour à la maison. Dans les cinq jours qui suivent, les médicaments font peu à peu effet et la fièvre et les nausées disparaissent assez rapidement. Mais je vis un autre cauchemar. Prise de vertiges, je reste allongée sur mon lit toute la journée. Mes souvenirs ont disparu ou plutôt l'image de mes souvenirs. Je sais que j'ai un père, une mère, un frère, une soeur. Mais quel est leur visage ? Je suis incapable de me rappeler la tête qu'ils ont. Je regarde fréquemment leur photographie pour m'assurer que je ne rêve pas. Les mots peinent à sortir de ma bouche. Dans quel sens dois-je les assembler pour dire une phrase correcte ? « Qui tu es ? » ou « Tu qui es ? » ou encore « Es qui tu ? » Là aussi, je suis incapable de m'en souvenir.

Mais le plus dur, c'est que des images défilent en continu, devant mes yeux, de nuit comme de jour, sans que je sois capable de les empêcher d'apparaître. Un jour, je suis dans un petit avion survolant la muraille de Chine ou l'Himalaya. Un autre jour, ce sont des visages d'enfants, tous inconnus, de toutes couleurs et de toutes religions, ou bien des images des années soixante, kermesse, communion solennelle ou fête des récoltes, qui tapissent les murs de ma chambre. Un soir, je regarde une émission sur la sécurité routière. Lorsque le générique de fin apparaît, je me fais la réflexion qu'il faudra que j'enregistre cette émission lorsqu'elle repassera car elle est vraiment de bonne qualité. Horreur ! Je réalise à ce moment là que je suis au Tchad, que je n'ai pas la télévision et que c'est mon cerveau qui vient d'inventer cette émission télévisée. Je panique. Suis-je en train de devenir folle, de perdre la raison ? Va-t-il falloir que je sois rapatriée en France pour être internée ? Vais-je garder des séquelles de cette crise de paludisme ?

Soeur Isabelle, me voyant dans cet état, n'est guère rassurée. Le palu, elle connaît, mais pas ces hallucinations, ces pertes de mémoire, ces difficultés de langage. Elle fait appel à Soeur Léo, infirmière mexicaine qui, par son calme et sa grande expérience des maladies tropicales, nous rassure : ce sont ni plus, ni moins que les symptômes du paludisme chez certaines personnes, qui étaient autrefois associés à une possession par des esprits mais qui disparaissent en quelques jours. Et en effet, ils s'évanouissent peu à peu, et un jour, lorsque les images apparaissent floues et en noir et blanc, je sais que ce sera le dernier jour de la maladie. Je ressors épuisée et incapable de tenir sur mes jambes. Une semaine de convalescence en plus sera nécessaire pour me permettre de reprendre le chemin du collège. Les élèves, me regardant d'un air soucieux et me voyant amaigrie et fatiguée, me font cette réflexion : « Il faut repartir dans votre pays, pour reprendre des formes. Et quand vous irez mieux, vous reviendrez nous voir. »



Une nouveauté de taille est apparue dans ma vie quotidienne : j'ai maintenant une moto à ma disposition

⁴ Le test de la goutte épaisse est utilisé pour diagnostiquer rapidement le paludisme. Une goutte de sang prélevée au bout du doigt du malade est étalée sur des lames de verre et permet de visualiser les parasites, de les compter et de déterminer l'espèce responsable de l'accès palustre.

pour aller au Collège. Achetée à N'Djaména le lendemain de mon arrivée, il a bien fallu un mois pour qu'elle soit livrée à Bitkine par l'intermédiaire de commerçants qui faisaient le trajet. C'est une bestiole assez lourde : elle pèse quatre-vingt-dix kilogrammes et quand je dois la pousser, il faut y mettre de la volonté. Le plus à craindre lors de la conduite, ce ne sont pas les voitures ou les camions (ils sont très rares), ce sont surtout les ânes (j'en rencontre une vingtaine sur quatre kilomètres), les enfants qui traversent sans regarder, les troupeaux de moutons et de chèvres qui sont paniqués à la vue d'une moto et qui se mettent à courir dans tous les sens, et les bœufs (qui ont parfois des réactions imprévisibles et impressionnantes à cause de leurs longues cornes). La route du collège n'est bien entendu pas en bitume, mais en latérite et en sable. Alors, il y a beaucoup de bosses, de trous, de bosses, de trous, et j'ai parfois l'impression de faire plus du moto-cross que de la moto. Mais tout de même, c'est vraiment très agréable car je suis plus autonome par rapport à mes cours et je ne suis pas obligée de rester toute la journée au collège si j'ai uniquement trois cours.

Pour moi qui n'ai possédé ni moto, ni cyclomoteur, l'apprentissage n'est pas de tout repos. Je sors juste de convalescence lorsque la moto arrive et n'ayant pas encore recouvré toutes mes forces, je la trouve très délicate à manier. Alors pour m'exercer, je tourne en rond dans la concession en essayant d'éviter les arbres et les murs. Quand je me sens un peu plus assurée, je pars à la découverte du vaste monde. Je roule d'abord deux ou trois jours en première car je n'arrive pas à comprendre comment passer à la vitesse supérieure. On m'avait dit qu'il n'y avait rien à faire, qu'il fallait juste appuyer sur la pédale. J'ai beau appuyer à maintes reprises sur la pédale de changement de vitesse, cela se révèle une tâche impossible. Enfin, je comprends qu'il faut que je lâche la pédale d'accélération pour passer la vitesse. J'imagine sans peine l'expression ahurie de ceux qui me voyaient passer sur une moto ronflante et pétaradante à tous les diables. Puis quand l'embrayage intégré n'a plus de secret pour moi, je me lance sur la route du collège.

Quand on circule dans une voiture, même si on a pris la précaution de la stationner à l'ombre auparavant, cela ressemble fort à un four. Par contre, sur une moto, la vitesse procure une petite brise – certes brûlante – mais agréable tout de même. Et le matin, lorsque je dévale la colline à moto, le Mont Guéra rose et brumeux en face de moi, j'ai la fugitive impression d'être déjà arrivée au paradis.

Revenons à la moto car son histoire ne fait que commencer. Premier jour : pneu à plat. La chambre à air (neuve ?) est morte. Il faut en racheter une. Bani, notre cuisinier débrouillard, tente, avec les moyens du bord, de colmater le trou, le temps pour moi d'aller au collège. Échec ! Alors une seule solution, vieille comme le monde : la marche à pied. Trois quarts d'heure de marche par 35° C à l'ombre. J'arrive épuisée au collège.

Deuxième jour : on se rend compte que la moto n'a pas été livrée avec la batterie. Volée en cours de route ? Ou vendue sans batterie par un commerçant peu scrupuleux ? Toujours est-il qu'il faut en racheter une autre qui n'est pas tout à fait de la même taille que l'initiale et qui rentre avec peine à la place qui lui est réservée.

Fin de la première semaine. Le cadran de vitesse et la jauge à essence ne fonctionnent plus. Pas très pratique tout cela. Et surtout, pour une moto neuve, cela commence à faire beaucoup.

Deuxième semaine : je tombe en panne sèche devant un vendeur d'essence à 2 kilomètres de la maison. Je n'ai évidemment pas d'argent sur moi (cela aurait été trop simple !) et en plus, je ne connais pas le prix réel de l'essence. Bref, la seule solution envisageable est de retourner à la concession où je sais que des fûts d'essence sont stockés. Mais pour cela, il faut pousser la moto. C'est épique ! 90 kg à retenir dans une descente, ce n'est pas plus facile que 90 kg à pousser dans une montée, toujours sous un soleil de plomb. Finalement, suant à grosses gouttes, j'arrive à la concession. Bani qui s'occupe de notre mécanique, est absent. Dans le local de réserve, deux fûts : un de kérosène, un d'essence, mais lequel ? D'autre part, pour transvaser dans le réservoir de la moto, Bani plonge ordinairement un tuyau dans le fût et aspire à l'autre extrémité jusqu'à ce que l'essence arrive. Au dernier moment, il retire le tuyau de sa bouche et le plonge dans le réservoir. Quand il rate la manoeuvre, il avale l'essence. Euh, moi, cela ne me dit pas trop.

Peu de temps après, une des soeurs, inquiète que je ne sois pas arrivée au collège, vient voir ce qui se passe à la concession ... et me réembarque illico presto en voiture pour le collège. Bon, j'ai manqué un cours, mais les quatrièmes auront la joie (!) d'avoir un cours de mathématiques à la place d'un autre cours en fin de matinée. Et cela m'aura servi de leçon. Il serait bon effectivement que je sois un peu plus prévoyante à l'avenir.



Chaque dimanche, je rejoins la communauté catholique de Bitkine. Nous sommes une petite cinquantaine de personnes à nous retrouver tous ensemble pour célébrer la messe lorsqu'un prêtre est là ou

prier avec l'aide du catéchiste dans le cas contraire. Je me suis tout de suite sentie à l'aise dans cette petite communauté jeune, vivante, où la simplicité est de mise. À chaque fin de messe, je fais le tour de toutes les personnes pour les saluer, échanger les dernières nouvelles. J'aime ce temps de conversations informelles qui nous permet de faire encore plus communauté. Par contre, d'autres aspects me semblent plus rebutants. Malgré la chorale qui danse au son du tam-tam, je trouve les messes peu conformes à l'image que je me faisais des messes africaines. La communauté est statique, ne chante pas, participe peu aux prières, la chorale elle-même ne vibre pas plus que cela au rythme de la musique. Les chants ont un rythme différent de celui que je connais et j'ai bien du mal à me laisser porter par eux, d'autant plus qu'ils sont en kenga pour la plupart, langue que je ne comprends pas du tout. Le sermon en arabe, parfois traduit en français mais pas toujours, me semble désespérément long. Difficile pour moi de trouver dans la messe un réel ressourcement. Il me faut du temps pour mettre de côté mes représentations culturelles, mes préjugés et accepter cette communauté chrétienne telle qu'elle est.



Je n'ai décidément pas de chance avec les souris. Une nuit, un bruit étrange me réveille en sursaut. Diling diling. Mon verre à dents métallique vient de dégringoler de la valise allongée qui me sert de table de toilette. Un rapide balayage avec ma lampe de poche me confirme qu'il s'agit bien d'une souris. Je ne suis absolument pas d'accord pour que cet animal, nauséabond et sale, se promène en toute impunité sur ma brosse à dents. Dès le lendemain, je décide de mettre une tapette. Sur les conseils de Bani, notre cuisinier, je remplace le légendaire morceau de gruyère que de toute façon nous n'avons pas par une rondelle de tomate. Les souris de cette contrée ont de bien étranges goûts culinaires. La nuit suivante, je suis à l'affût, ne dormant que d'un oeil, dans l'attente de mon petit visiteur nocturne. Enfin, celui-ci se pointe et ... se retrouve prisonnier dans le piège. Cette pauvre souris ne meurt pas sur le coup et ne cesse de couiner. Cela me fend le coeur. Je n'ai pas le courage d'aller l'achever moi-même et je préfère me cacher sous mon oreiller, pour ne pas entendre ses couinements plaintifs. Peu de temps après, le silence revient.

Le lendemain matin, je me précipite vers la tapette. Peine perdue ! La souris a fini par s'en échapper. Les autres nuits, je déplace la tapette, je remplace la tomate par les arachides. Rien n'y fait ! La souris refuse absolument d'entrer dans ce piège diabolique pour se faire tuer. Je tente alors de boucher la fente sous ma porte avec des livres, des serviettes en éponge. La souris trouve toujours le moyen d'entrer dans ma chambre. Cette chasse à la souris a nettement raccourci mes nuits et je commence à me fatiguer à courir après elle chaque nuit. Alors en désespoir de cause, je suis bien obligée d'accepter que ce bruyant animal nocturne visite ma chambre en toute impunité, escalade ma moustiquaire à quelques centimètres de mon visage comme si je ne tentais pas de dormir dessous ou se promène parmi mes affaires de toilette.



Un jour, je me promène dans les rues. Un homme s'approche de moi et m'adresse la parole :

« Bonjour, je m'appelle Ali. Je voudrais te marier.

- Que veux-tu dire ?

- J'ai déjà une femme. J'en cherche une deuxième. Une blanche, si possible.

- Pourquoi une blanche ?

- Une blanche c'est bien. Mon frère est marié avec une blanche. Ils habitent en France maintenant.

- Mais tu ne crois pas que c'est impossible entre toi et moi ? Notre vision du couple est radicalement opposée. Tu veux avoir plusieurs femmes et moi, je ne veux pas que mon mari soit polygame. Ta religion musulmane te l'autorise. Mais pour moi qui suis chrétienne, la polygamie est interdite. Notre façon de penser, nos centres d'intérêts sont beaucoup trop différents. Tu n'as pas été à l'école et moi, j'ai fait des études. De quoi pourrions-nous parler entre nous ?

- Mais non, c'est possible. Je suis riche, tu sais, je suis commerçant. Je t'offrirai toutes les robes, les bijoux et les produits de beauté que tu veux.

- Ce n'est pas ce que j'attends de mon mari. Je travaille, je suis capable de m'offrir ce que je veux. Non, vraiment, je ne peux pas me marier avec toi !

- Pourquoi refuses-tu ? C'est que tu ne veux pas te marier avec un noir !»

Difficile de leur faire comprendre, à lui et à ses congénères, pourquoi je ne peux pas me marier avec eux. Un mariage avec une blanche représente quasiment la seule opportunité pour eux d'aller en France, de rejoindre cet « eldorado » qui leur tend les bras mais dont l'accès est si sévèrement réglementé. Et voilà qu'à Bitkine, leurs pas croisent celui d'une jeune femme blanche célibataire. L'occasion est trop belle, peut-être la seule de leur vie. Alors les demandes en mariage affluent. À chaque fois je refuse. Mais plus ils sont riches, moins ils comprennent pourquoi je refuse un si bon parti.



Depuis que je suis arrivée au Tchad, je suis choquée par la violence qui semble surgir de toute part, parfois de façon répétitive, et qui conduit à métamorphoser l'Homme en bête sanguinaire, assoiffée de sang. Deux événements, coup sur coup, m'interpellent et m'interrogent : le conflit à Ambasira et une querelle autour d'un champ de mil.



Ambasira

Depuis ce matin
De bouche à oreille
Circule une folle rumeur
Ambasira,
Village au pied de la montagne
Est bousculé, renversé
Par la folie sanguinaire.
Le conflit ?
Un ministre ventripotent
Voulant abuser de son influence
Pour remplacer par son parent
Le chef traditionnel.
Décision arbitraire
Nullement acceptée !
Le feu qui couvait sous la cendre
A alors repris toute sa vigueur.
Quelques personnes règlent le problème
À leur façon.
À coups de couteaux, ils ont tué
Trois corps sont tombés
Les cases en une gerbe d'étincelles
Se sont transformées
Le village est devenu brasier.
Les villageois terrorisés
Femmes et enfants
Dans la montagne
Se sont enfuis.
Des dix-sept filles de l'école primaire
La Directrice a défendu à quiconque
D'approcher
Rempart dérisoire et temporaire
Contre la folie des hommes.
L'une d'elle ne le sait pas encore
Mais son père n'est plus
Des hommes sur son corps se sont acharnés
Combien de temps faudra-t-il
Pour faire taire toute la violence
Pour convaincre la haine de s'apaiser ?
Combien de familles meurtries
D'enfants si jeunes déjà blessés ?



L'ethnie majoritaire de Bitkine, les Kengas, sont pour la plupart cultivateurs. Certains possèdent quelques vaches mais peu les élèvent à la différence d'autres ethnies. Elles sont souvent confiées aux arabes nomades qui les élèvent avec leur propre troupeau. Ce jour-là, le mil est arrivé à maturité et la récolte va commencer. Des vaches entrent dans le champ et commencent à le dévaster. Pourquoi ? Les tiges de mil sont

nourrissantes, les pâtures peu nombreuses et le bétail abondant. Certains éleveurs peu scrupuleux laissent alors leurs vaches manger le mil. Le conflit est latent entre cultivateurs et éleveurs.

À ce moment-là, il éclate. Un coup de sagaie⁵, un coup de couteau et deux hommes sont à terre. L'un mettra plusieurs jours à sortir du coma. Comment régler le conflit ? La famille du cultivateur porte l'affaire à la brigade et fait constater au gendarme, contre une somme bien rondelette, l'étendue des dégâts. La réponse de la Brigade est alors d'emprisonner le père et les deux fils cultivateurs. Le père sera finalement relâché contre caution. L'affaire passe en jugement au tribunal qui conclut à la culpabilité des cultivateurs pour le motif de « trouble à l'ordre public » et les condamne à verser une amende de 50 000 francs CFA (l'équivalent d'un mois et demi de SMIG). Quant aux éleveurs, ils n'ont pas été le moins du monde inquiétés. Comment expliquer un tel verdict ? Il n'y a pas besoin de chercher longtemps pour imaginer que la corruption n'y est sans doute pas étrangère.



Cette violence me heurte, me choque. Pourquoi tant de haine ? Je ne comprends pas. Cette violence me fait peur, je déteste les conflits. Je ne pensais pas en trouver tant ici. Je sais que la guerre a déchiré ce pays de nombreuses années. Mais je croyais les stigmates refermés. Je croyais que les Tchadiens, éprouvés par tant de blessures, rechercheraient la paix. Mais cela ne semble pas être le cas. Pourtant, les Tchadiens sont, pour la plupart, des gens dignes, peu expansifs, tranquilles. Parfois cependant, pour un simple désaccord, ils se vexent, se sentent déshonorés, s'enflamment et en viennent parfois aux coups. Certaines de nos filles au collège se battent comme des chiffonniers pour la moindre brouille, à tel point qu'il a fallu inclure dans le règlement qu'au bout de trois bagarres, elles étaient exclues définitivement du collège. Il n'est pas rare qu'au marché ou au puits, des femmes en viennent à s'insulter, se taper dessus. Quant aux hommes, pour une question de femmes ou d'ethnies, ils sortent leurs couteaux qu'ils portent constamment sur eux, dans une petite pochette de cuir nouée sur le bras gauche. Je ne comprends pas pourquoi il y a tant de violences.

Moi-même je me trouve parfois au cœur de conflits que je n'ai pas voulus, conflits dont je ne comprends ni les tenants, ni les aboutissants. Pour un geste de travers, une parole mal comprise, certains me créent des histoires à n'en plus finir. Pourquoi ? Face à ces difficultés, j'ai parfois la tentation de baisser les bras. Rencontrer les gens, c'est nécessairement aller au-devant des malentendus, des incompréhensions. La tentation est grande de rester cloîtrée entre quatre murs pour éviter la rencontre et d'avoir à faire face à la violence. Mais peu à peu naissent en moi deux certitudes. La violence est d'abord en chacun de nous et pour faire la paix, il est d'abord urgent de faire la paix avec soi-même. Se cloîtrer dans une chambre bien fermée ne servirait à rien. La violence est là tapie au fond de moi, et tôt ou tard, je me retrouverais face à elle. Et puis, le conflit est nécessairement le signe de la rencontre de l'altérité. Il est implicite à toute relation. Alors même si je suis interpellée par cette haine que je vois autour de moi, les Tchadiens ne se résument pas à elle et je dois aller au-devant de la rencontre, même au risque du conflit, pour découvrir ce qui est beau en eux.



Ce soir, face à toutes les nouveautés rencontrées depuis quelques semaines, je ressens un grand besoin de calme, de solitude, et un petit tour dans la montagne me fera le plus grand bien. Je prends mon papier à lettres, mon crayon et me voilà partie. Je n'ai que quelques dizaines de mètres à parcourir pour quitter la ville de Bitkine. Les montagnes tranquilles et apaisantes, la lumière du soleil jouant avec les ombres et même ce troupeau de chèvres broutant de maigres arbustes, tout invite à la contemplation. J'avise un petit monticule au sommet duquel je m'assois pour m'émerveiller du paysage, dévoilé sous mes yeux. Mais il n'est pas toujours facile de trouver le lieu propice et de pouvoir répondre en toute quiétude à ce qui fait le plus défaut, le calme et la solitude. Au loin, une horde d'enfants dévale la montagne et un instant je suis des yeux la danse de leurs boubous clairs sur le chemin rocailleux et pentu. Je suis sereine, en paix. Je me plonge dans mes réflexions. Les enfants continuent à courir et semblent se diriger vers moi. Je dois me tromper, ce doit être un de leurs jeux. Avant que j'aie pu le réaliser, me voilà entourée d'une nuée d'enfants, gesticulant, riant, parlant, tous à la fois, une langue que je ne comprends pas. Pour la solitude, c'est raté. Ce n'est pas ce soir que je vais pouvoir être en paix. Devant ma mine ahurie et mes gestes d'impuissance, ils comprennent que je ne parle pas leur langue. Qu'à cela ne tienne ! Ils se lancent alors dans des mimes, des gestes, et c'est ainsi que j'apprends que je ne dois pas toucher à l'arbre à soie car sa sève rend aveugle. Pourquoi me parlent-ils de cela ? Aucune idée. Mais c'est aussi cela la magie de la rencontre.

⁵ Javelot, lance au manche en bois terminé par des pointes en métal repliées vers l'arrière. La sagaie est encore très souvent utilisée par les Tchadiens pour se défendre,